

## L'absence de nostalgie chez le surhomme : Sade

Isabelle Goncalves  
Université de Paris IV-Sorbonne

En choisissant comme titre à l'exposition qu'elle organise au Musée d'Orsay en 2014 pour célébrer le bicentenaire de la disparition de celui qu'on nomma le Divin Marquis<sup>1</sup>, « Attaquer le soleil », Annie le Brun met en valeur un des aspects les plus flamboyants de l'œuvre de Sade : son irréductibilité, sa démesure, son « bloc d'abîme<sup>2</sup> ». Ce n'est pas innocent et ce cri fou d'un des personnages les plus hauts en couleur de Sade signale la mégalomanie<sup>3</sup> du libertin et, à travers lui, de tout le projet sadien.

Combien de fois, sacredieu, n'ai-je pas désiré qu'on pût attaquer le soleil, en priver l'univers, ou s'en servir pour embraser le monde ? Ce serait des crimes cela, et non pas les petits écarts où nous nous livrons, qui se bornent à métamorphoser au bout de l'an une douzaine de créatures en mottes de terre. (158-159)

Le président Curval, un des libertins du fameux quatuor des *Cent Vingt Journées de Sodome*, le rouleau mythique de Sade, crie ici son envie et son désespoir, sa frénésie et son impuissance. « Eructation volcanique » pour Jacques Munier, qui commente le choix du titre de l'exposition pour France Culture, « réplique apocalyptique », cette extraordinaire et grandiloquente déclaration de nuire, cette « tristesse » ressentie devant « les petits écarts » qu'il commet en ne tuant « que » quelques humains par an, frappe les esprits et la citation figure en première place du recueil *Citations de Sade expliquées* de Matthieu Niango, paru à l'occasion du même anniversaire (13). Anecdotiquement, c'est également la formule retenue comme nom d'un parfum consacré à Sade par la jeune maison Etat libre d'Orange : « Attaquer le Soleil Marquis de Sade ». C'est dire la fortune de la formule. Pour le libertin « entièrement blasé, absolument abruti » (28) qu'est Curval, qui ne peut jouir que de plaisirs inédits – ce qui lui devient rare – à qui il fallait « plus de trois heures d'excès, et d'excès les plus infâmes » (28), précise le narrateur, « pour obtenir de lui un chatouillement voluptueux », avec une « décharge » qui, « quoiqu'elle eût lieu chez lui bien plus souvent que l'érection et presque une fois tous les jours », est « si difficile à obtenir », ou qui n'a lieu « qu'en procédant à des choses si singulières et souvent si cruelles ou si malpropres » (28), le plaisir – voire la nécessité – de rêver l'infini,

l'infaisable, l'impossible se heurte à la douloureuse prise de conscience de la finitude de l'être humain qui n'en peut mais.

Prisonnier de son insatiabilité, entraîné dans une permanente fuite en avant, tourmenté du désir de mieux et plus détruire, comment le personnage sadien, qui rêve d'un futur toujours davantage auréolé de crimes et de destructions que ceux qu'il vient de commettre, pourrait-il connaître la nostalgie d'un passé qu'il cherche sans cesse à surpasser? Cette absence de nostalgie est peu interrogée chez notre auteur. La recherche cependant de ses motivations et de ses enjeux ne manque pas d'intérêt. En ce qui concerne la présente contribution, nous formons l'hypothèse que ce manque, cette absence, ce refus, même, de toute nostalgie – assez paradoxal chez un auteur d'Ancien Régime, un noble descendant d'une très ancienne famille provençale, et qui s'est toujours comporté comme un féodal attaché à ses privilèges – tient en partie à l'inénarrable et inégalable énergie de l'écriture sadienne, qui s'incarne dans la création de personnages hors du commun – surhommes nietzschéens<sup>4</sup> avant l'heure – et à la mégalomanie libertine déployée. Outre ce point capital dont nous nous efforcerons de montrer les différents aspects, nous essayerons d'examiner une deuxième explication plausible de cette absence de nostalgie en observant dans quelle mesure dans sa vie personnelle Sade fronde, prenant le contre-pied de sa classe, chasse toute nostalgie et décide, contre toutes attentes, de renier son passé. Cette attitude singulière, nous le verrons, l'entraîne à produire de formidables discours contre-nostalgiques, à une époque de bouleversements historiques majeurs, dans les années pré- et postrévolutionnaires, textes dont l'ambivalence demeure, et à entrer dans une logique de dénégation autobiographique. Qu'en est-il de l'œuvre elle-même? Est-elle remodelée par l'histoire? Entretient-il une quelconque nostalgie à l'égard de ses écrits de jeunesse? Et, que deviennent les sources dont Sade se nourrit? Sade opère-t-il une refondation respectueuse ou un jouissif pillage donnant lieu à tous les détournements? Si nous ne pouvons ici répondre à toutes ces questions, elles méritent d'être soulevées et nous tenterons de voir que l'œuvre entière de Sade n'est qu'un gigantesque et fabuleux chantier de réécriture, vertigineux palimpseste<sup>5</sup> où l'œuvre précédente disparaît, se fond, se recrée dans l'œuvre suivante dans un processus vitaliste ininterrompu.

### *Surpasser*

Si on ne peut réduire Sade à cet aspect de démesure, il est notable que la grandiloquence est récurrente dans les déclarations de ses libertins, ou libertines. Comme personnage exemplaire de cette propension, considérons Clairwill la bien nommée, à la volonté lucide, compagne de Juliette, durant une partie de son épopée :

Je voudrais, dit Clairwil, trouver un crime dont l'effet perpétuel agît,

même quand je n'agissais plus, en sorte qu'il n'y eût pas un seul instant de ma vie, ou même en dormant, où je ne fusse cause d'un désordre quelconque, et que ce désordre pût s'étendre au point qu'il entraînaît une corruption générale, ou un dérangement si formel qu'au-delà même de ma vie l'effet s'en prolongeât encore. (650)

Ce rêve délirant du crime « perpétuel » signale le tempérament fougueux de la libertine, souligné à plusieurs reprises dans le texte, Sade ayant, en effet, confié, dans *l'Histoire de Juliette*, à ses personnages féminins de très belles déclarations et de grandioses actes de destruction. La même s'écrie dans les ruines de Baïes, près de Naples, dans une réplique qui est le pendant féminin de son homologue le président Curval susnommé : « Ah ! si je pouvais embraser l'univers, je maudirais encore la nature de ce qu'elle n'aurait offert qu'un monde à mes fougueux désirs ! » (1048). Plus modeste, le désir d'Olympe Borghèse, autre compagne de Juliette – « brûler à la fois dans Rome, le même jour, à la même heure, tous les hôpitaux, tous les hospices, toutes les maisons de charité, toutes les écoles gratuites » (818) – fou par son vœu de simultanéité et son exhaustivité, est mis à exécution et le projet s'accomplit : « Les trente-sept hôpitaux furent consumés, et plus de vingt mille âmes y périrent » (846). Nul besoin d'énumérer les rêves de grandeur des libertins : tous en conçoivent, les plus fortunés les exécutent, jusqu'au ministre Saint-Fond dont le projet de dépeuplement va jusqu'à inquiéter Juliette elle-même qui devra s'éloigner à cause d'une adhésion trop hésitante à ce projet criminel. Les libertins occupent tous une position telle qu'elle leur confère pouvoir et impunité : ministre, rois, prince, princesse, ecclésiastiques, pape... Leur rang social, à défaut, leur proximité avec les arcanes du pouvoir, leurs richesses les mettent à l'abri de la loi et de la justice courante. Tous féroce ment athées, même les ministres du culte, ils ne redoutent aucun châtement divin et vont, au contraire, jusqu'à défier Dieu, dont ils souhaitent l'existence pour que leur mal soit plus glorieux. Notons que Sade lui-même, dont la correspondance nous ravit par sa verve, se mesure également à ce Dieu, dans une lettre à son avocat Gaufridy le 29 septembre 1775 : « En vérité je suis bien las d'être pris pour une bête et de voir qu'un tas de gens [...] veulent m'en imposer, m'aveugler, me faire croire ce qu'ils veulent à moi qui duperai le bon dieu si je l'entreprendrais ! (92) ». Cette fanfaronnade à la Scapin n'est qu'une révolte de l'éternel demandeur d'argent démuné mais, là encore, la formule a fait mouche au point de devenir le titre d'un spectacle consacré à Sade<sup>6</sup>. Ce trait est indubitablement une caractéristique sadienne reconnue et retenue.

Dans l'œuvre, cette course perpétuelle dans la mégalomanie libertine s'incarne en un terme : « surpasser ». Celui-ci est récurrent. Qu'il s'agisse d'un regret, décliné en anaphore comme une antienne : « J'eusse voulu surpasser, par mes horreurs, toutes les femmes cruelles de l'antiquité ; j'eusse voulu que d'un bout de l'univers à l'autre on eut effrayé les hommes et de mon nom, et de mes forfaits. » (832), telle la tenancière de l'auberge rouge, Dorothée d'Esterval dans *La Nouvelle Justine*, que l'emploi du

conditionnel passé deuxième forme pour l'irréel du passé, rend plus poignant encore, soulignant, s'il en était besoin, le dérisoire de ces vœux, ou d'un bonheur : « Ah ! le beau cul, Juliette ! me dit le paillard en se l'exposant ; on m'avait bien dit qu'il était superbe, mais il surpasse sa réputation » (370), celui de Saint-Fond, à la première rencontre avec Juliette.

Qu'en est-il alors de la malheureuse Justine qui ne peut se réjouir, elle, de cet esprit de compétition entre ses bourreaux ? Eh bien, le texte de *La Nouvelle Justine* prend un malin plaisir – par la voix de son narrateur, omniprésent dans cette troisième version – de nous rappeler que ce qu'elle est en train de vivre et de découvrir comme dangers et désagréments est bien largement supérieur à ce qu'elle a auparavant connu : ainsi le passé est toujours surpassé : « l'infortunée fut à même de se convaincre là que tout ce qu'elle avait vu au couvert de Sainte-Marie n'était que le prélude des scènes libidineuses qui lui restaient à exécuter chez ces nouveaux modèles de luxure et de scélératesse » (83). Et, quand il ne s'agit pas du narrateur, c'est un personnage qui le souligne : « Ah ! ceci, dit madame de Gernande, doit surpasser tout ce que tu as dû voir » (886). Mme de Gernande est la victime des affreux traitements que son mari s'ingénie à lui inventer : cette remarque est par conséquent doublement ironique, d'une ironie cruelle.

### *Raffiner*

Une variante lexicale de cette mégalomanie existe sous la plume de Sade, c'est l'action de « raffiner ». Les libertins ne cessent de vouloir dépasser leurs exploits précédents, tant en quantité qu'en qualité. Juliette et sa complice, la Durand, s'entendent pour « raffiner » les « horreurs commises » par d'autres.

Nous fîmes placer les trois autres filles et les quatre garçons dans la salle des supplices, et après nous en être amusées la moitié du jour, nous raffinâmes les horreurs commises par Cordelli, et fîmes périr ces sept créatures dans des tourments mille fois plus cruels encore. (1157)

« Mille fois plus cruels encore », le rêve du libertin ! Ils raffolent du fait de « raffiner », terme qui signifie que tout peut être améliorable : « Ah ! sacedieu, dit Curval, voilà une délicieuse passion, mais on pourrait encore la raffiner » (137). *La Nouvelle Justine* nous offre un exemple de ce type de raffinement : « Les deux tristes épouses veulent se récrier sur l'atrocité de ces excès ; on rit de leurs remontrances ; et la scène ne s'en prépare pas moins. Verneuil y désire du raffinement. - Je veux, dit-il, que mon fils Victor saigne lui-même sa mère et ses sœurs » (924). La géographie y est même classée en fonction du degré de raffinement des peuples : « Oh ! croyez-moi, les Espagnols sont les hommes de la terre qui raisonnent le mieux leurs voluptés... les seuls qui sachent le mieux en raffiner tous les détails » (1004). Le substantif est fréquemment

relié à une expansion, épithète ou complément du nom, ou les deux, qui le caractérise comme criminel, douloureux pour la victime, jouissif pour le libertin, un « raffinement de jouissance » (*La Nouvelle Justine* 538). Ainsi le raffinement peut être un « détestable raffinement de débauche » (*Cent Vingt Journées de Sodome* 291), un « raffinement d'outrages essentiel à mettre en action » (*Histoire de Juliette* 1218), un « raffinement de cruauté sans exemple » (*Justine* 372), ou « de la plus affreuse cruauté » (*La Nouvelle Justine* 801), ou bien encore, simplement « affreux » (*La Nouvelle Justine* 861). Dans tous les cas, l'effet recherché est le même : un raffinement « exécrationnel, sans doute, mais dont l'effet devait être bien vif sur une âme aussi dépravée » (*La Nouvelle Justine* 428). Pourtant même lorsque l'acmé du trouble est atteinte, que l'on croit toucher à l'apogée du crime et qu'on s'en réjouit, une petite voix se fait entendre qui... réclame toujours davantage, *i.e.* toujours pire :

Oh, parbleu! dit Curval, j'aime ta prudence à la folie. Il y a là une scélératesse réfléchie, un ordre qui me plaît on ne saurait davantage ; et la taquinerie d'ailleurs, d'avoir été donner le dernier coup à une victime que tu n'avais encore qu'accidentellement écorchée, me paraît un raffinement d'infamie qui peut se placer à côté de nos chefs-d'œuvre. -Moi, j'aurais peut-être fait pis, dit Durcet (...) (*Cent Vingt Journées de Sodome* 212)

### ***Le passé m'encourage, le présent m'électrise, je crains peu l'avenir***

Encore une citation emblématique de Sade, nonobstant la capacité à « s'électriser » récurrente chez les libertins et thématique contemporaine. Il s'agit de la « devise », pourrait-on dire, de Juliette, qu'elle délivre à la toute fin de son récit, sa profession de foi qui signe toute son indomptable énergie comme le montrent l'emploi des hyperboles « fureur », « lui seul », « derniers instants ».

Je l'avoue, j'aime le crime avec fureur, lui seul irrite mes sens, et je professerai ses maximes jusqu'aux derniers moments de ma vie. [...] quelle puissance, divine ou humaine, pourrait donc contraindre mes désirs ? Le passé m'encourage, le présent m'électrise, je crains peu l'avenir ; j'espère donc que le reste de ma vie surpassera de beaucoup encore tous les égarements de ma jeunesse. (1257)

Comment s'exprime la mégalomanie de Juliette ? Par un engagement vigoureux dans le présent qui l'« électrise » dit-elle. La formulation nuance le rapport au temps des libertins puisqu'ici Juliette vit pleinement dans le présent, la fin de la tirade, néanmoins, voit réapparaître le leitmotiv sadien : « j'espère donc que le reste de ma vie surpassera de beaucoup encore tous les égarements de ma jeunesse » (1257) : le futur *doit*, c'est

impératif, surpasser le passé.

Qu'en est-il de l'auteur ? Est-il lui aussi « électrisé » par le présent ou porte-t-il la nostalgie de son passé ?

*« Français encore un effort si vous voulez être républicains. »*<sup>7</sup>

Quoiqu'aristocrate, Sade rentre au « comité des Piques », un des plus radicaux de Paris. Il y sera successivement rédacteur, secrétaire et, finalement, président. Il est en effet libéré après la révolution et s'installe au 20, rue Neuve-des-Mathurins, avec une veuve, Constance Quesnet, qu'il surnomme « Sensible », et à qui il dédiera la première version de *Justine*, et le fils de cette dernière. Les liens avec son épouse, ses enfants de sang sont, si ce n'est rompus car il continue de leur réclamer de l'argent, très distants. Toute l'énergie dont il a su faire preuve dans ses œuvres, il la met désormais au service des idées révolutionnaires. Nulle nostalgie ne s'exprime dans cet écrit, « Idée sur le mode de la sanction des lois », présenté le 2 novembre 1792, dont on ne peut mesurer avec précision la part d'opportunisme ou de sincérité.

« J'aime le peuple »

Citoyens, voilà mes vues ; je vous les soumets ; vous reconnaîtrez, j'espère, au ton qui les dicte, le plus pur amour de la justice et de l'égalité. (...) J'aime le peuple ; mes ouvrages prouvent que j'établissais le système actuel bien avant que les bouches de feu qui renversèrent la Bastille ne les annonçassent à l'univers. Le plus beau jour de ma vie fut celui où je crus voir renaître la douce égalité de l'âge d'or, où je vis l'arbre de la liberté couvrir de ses rameaux bienfaisants les débris du sceptre et du trône. (200)

Transformant sans scrupule aucun la réalité, tordant avec lyrisme son histoire personnelle « le plus beau jour de ma vie fut celui où je crus voir renaître la douce égalité de l'âge d'or », l'auteur a de plus à cœur d'inscrire son œuvre dans le projet révolutionnaire, de rehausser son aura en se posant comme précurseur absolu des événements historiques : « mes ouvrages prouvent que j'établissais le système actuel bien avant que les bouches de feu qui renversèrent la Bastille ne les annonçassent à l'univers<sup>10</sup> ». Une telle déclaration toute de grandiloquence ne peut surprendre dans la bouche de l'auteur d'épopées sexuelles, géographiques et encyclopédiques aussi pharamineuses. Sade endosse ici la posture du poète visionnaire, cher au XIX<sup>e</sup> siècle approchant et réclame sa place auprès de ses contemporains, les philosophes des Lumières, même s'il ne cite personne et ne fait allusion qu'à lui-même, dans un système autoréférencé parfaitement clos.

Ainsi Sade travaille au présent, produit des pétitions, écrit des propositions. En octobre 1793 il prononce le *Discours aux mânes de Marat et de Le Peletier* lors de la

cérémonie organisée en hommage aux deux « martyrs de la liberté ». Il rédige et lit devant Robespierre une pétition sur l'abandon des « illusions religieuses » dans laquelle se retrouve ses thèmes fétiches et toute l'ironie, l'humour même ici, avec la « courtisane de Galilée » fatiguée, qu'il déploie dans son œuvre ésotérique pour dénoncer les ridicules tartufferies de la religion : « Législateurs, le règne de la philosophie vient anéantir enfin celui de l'imposture [...]. Envoyons la courtisane de Galilée se reposer de la peine qu'elle eut de nous faire croire, pendant dix-huit siècles, qu'une femme peut enfanter sans cesser d'être vierge ! »(210).

Malheureusement considéré comme suspect par la Terreur en 1793, pour cause de modérantisme, ce qui peut paraître un comble quand on connaît ses œuvres, ou une ironie du sort - mais l'homme n'est pas à confondre avec l'œuvre - il est condamné à la guillotine, et en réchappe. S'il signe désormais Sade ou « citoyen Sade », il a néanmoins réussi à sauver ses beaux-parents de la guillotine et une confusion s'entretient sur son nom, entre ses fils et lui, ceux-ci possiblement inscrits sur la liste des émigrés.

### *Que suis-je à présent ?*

Voici ce qu'il écrivait le 5 décembre 1791, un an après sa remise en liberté, à son ami et notaire Gaufridy :

[...] Maintenant, mon cher avocat, vous me demandez quelle est vraiment ma façon de penser afin de la suivre. [...] mais ce sera en vérité avec bien de la peine que je vous répondrai juste à cette demande. D'abord, en qualité d'homme de lettres, l'obligation où je suis ici journallement de travailler tantôt pour un parti, tantôt en faveur de l'autre, établit une mobilité dans mes avis dont se ressent ma manière intérieure de penser. Veux-je la sonder réellement ? Elle ne se trouve vraiment dans aucun des partis, et est un composé de tous. Je suis antijacobin, je les hais à la mort ; j'adore le roi, mais je déteste les anciens abus ; j'aime une infinité d'articles de la constitution, d'autres me révoltent ; [...] Voilà ma profession de foi. Que suis-je à présent ? Aristocrate ou démocrate ? Vous me le direz, s'il vous plaît, avocat, car pour moi je n'en sais rien. Mais ce que je sais à merveille, c'est que je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur. N'oubliez pas le quartier de janvier, je vous en conjure, et croyez-moi pour la vie votre meilleur ami. (De Sade, 457).

Sans faire de cette déclaration, dont la visée est avant tout de s'assurer les bonnes grâces de son « familier » au sens cicéronien, un porte-voix de la vérité sadienne, la présence de ce questionnement, de ce balancement, « Aristocrate ou démocrate ? », l'exposé de ces doutes, nous entraînent à penser que l'auteur navigue au gré des courants les plus propices et, en ce qui concerne notre hypothèse sur l'absence

paradoxe de la nostalgie chez notre graphomane, nous avons la confirmation que, sans oublier les liens du passé, seul le présent – et la survie – préoccupe Sade et qu'aucune antienne décliniste n'apparaît dans sa correspondance familière.

Si nous nous trouvons avec Sade face au degré zéro de la nostalgie et que la vie lui apparaît comme une page blanche où n'importe quelle « étiquette » peut être apposée en fonction des contingences, qu'en est-il de son œuvre ?

*Je ne suis pas noble/ Je n'ai jamais écrit Justine<sup>8</sup> : une vie et une œuvre à réécrire.*

Le cas Juliette.

Datée de 1797, probablement publiée en 1801, paraît *Histoire de Juliette* : Sade anticipe en effet la dernière partie de sa trilogie pour la conformer à son vœu : « mes ouvrages prouvent que j'établissais le système actuel ». C'est ainsi que Juliette s'exalte devant le pape Pie VI : « Braschi, les peuples s'éclairent ; tous les tyrans périront bientôt, et les sceptres qu'ils tiennent, et les fers qu'ils imposent, tout se brisera devant les autels de la liberté ». Il met de même dans la bouche de son héroïne lors de sa rencontre avec les rois italiens des propos révolutionnaires, censés être tenus avant les événements : « Il [le peuple] commencera peut-être par là avant que de détruire sa religion, [...] quand il aura culbuté l'un, il ne tardera pas à renverser l'autre. [...] vous conviendrez que l'univers n'en serait que plus heureux, s'il n'y avait ni tyrans, ni prêtres : ce sont des monstres qui s'engraissent de la substance des peuples » (1058). Cette vigoureuse tirade attire à Juliette une savoureuse remarque ironique de la part du roi : « - Cette femme-là n'aime pas les rois, dit Ferdinand », ce qui ne décourage pas notre tribun :

Je vois les uns [les rois] comme des tyrans, les autres [les dieux] comme des fantômes [...] La nature [...] nous créa libres et athées ; la force morigéna la faiblesse, voilà les rois ; l'imposture trompa la sottise, voilà les dieux [...] - Que feraient les hommes, sans rois et sans dieux ? - Ils deviendraient plus libres... plus philosophes. (1058)

« Les voilà, les voilà, ces monstres de l'ancien régime. Nous ne les avons pas promis beaux, mais vrais : nous tenons parole » (*Histoire de Juliette* 384).

Un autre lieu sadien très important des modalités de la réécriture et révélateur de la torsion avec l'histoire, qui mériterait une étude à part entière, se situe en bas de page. Sade triche avec la chronologie et truffe son texte de notes pour raccorder son œuvre avec l'époque. Ces scrupules en disent long : « Il faut observer que les mémoires de Justine et ceux de sa sœur Juliette étaient écrits avant la Révolution » (239) ; « Il est évident que Juliette ne fait parler ici son orateur que des paysans de l'ancien régime : la misère pressait quelquefois ceux-là [...] (Note de l'éditeur) » (283).



Ces petits arrangements avec la chronologie dans ses œuvres de fiction, Sade les réitèrent volontiers avec sa propre vie. Ainsi, sur le plan biographique, Sade entretient ainsi une véritable confusion entre vie vécue et vie fantasmée dont la frontière semble poreuse et perméable pour renforcer l'effet de réel et la véracité du récit de son héroïne Juliette.

Ceux qui me connaissent savent que j'ai parcouru l'Italie avec une très jolie femme [il s'agit de sa fuite avec sa belle-sœur Anne-Prospère de Launay] ; que, par unique principe de philosophie lubrique, j'ai fait connaître cette femme au grand-duc de Toscane, au pape [...] ils doivent donc être persuadés que tout ce qui tient à la partie voluptueuse est exacte [...]. Je saisis cette occasion d'assurer le lecteur qu'il en est de même de la partie des descriptions et des voyages : elle est de la plus extrême exactitude. (866)

Le cas Justine.

Examinée dans la double perspective d'une absence de nostalgie, corrélée à une graphomanie mégalomane, le cas des trois versions de *Justine* est exemplaire. En effet, du manuscrit original, jamais publié du vivant de Sade, le conte, narré à la première personne, *Les Infortunes de la vertu*, de 1787 à *Justine ou les Malheurs de la vertu* de 1791 et à *La Nouvelle Justine* de 1799, ce sont des centaines de pages, d'ajouts, d'amplifications, d'explicitations et de narrations secondaires qui apparaissent. Dans un processus vitaliste sans regard mélancolique sur le passé, Sade réécrit ses œuvres jusqu'à épuisement, cherchant sans cesse à surpasser l'écrit antérieur, à le « raffiner ».

### *Me suis-je conduit comme un noble ?*

Le temps avançant et ses problèmes d'argent croissant, Sade tient coûte que coûte à être publié, essentiellement, comme Voltaire d'ailleurs, en tant que dramaturge. Ayant vigoureusement renié ses œuvres, il s'essaie au théâtre et écrit une tragédie historique dont il vante la valeur propédeutique, pédagogique auprès d'un député le 1<sup>er</sup> octobre 1799 :

Vous êtes tous d'avis, citoyens représentants, et tous les bons républicains pensent de même, qu'une des choses la plus essentielle est de ranimer l'esprit public par de bons exemples et par de bons écrits.

On dit que ma plume a quelque énergie, mon roman philosophique l'a prouvé : j'offre donc mes moyens à la République, et les lui offre du meilleur de mon cœur. Malheureux sous l'ancien régime, vous savez si je dois craindre le retour d'un ordre de choses dont je serais infailliblement l'une des premières victimes. (*Écrits politiques* 190).

Dans sa longue lettre, Sade ne manque pas une occasion de marquer l'écart

entre sa naissance et ses actes : « faites-moi rayer, je vous en supplie, noble ou non, qu'importe ; me suis-je conduit comme un noble ? M'a-t-on jamais vu partager leur conduite et leurs sentiments ? Mes actions ont effacé les torts de ma naissance (191) », il martèle ses « faits d'arme » en faveur de la République : « N'est-on pas convaincu qu'au lieu d'émigrer je n'ai cessé d'être employé à tout, dans les plus terribles années de la Révolution ? N'en possédai-je pas les certificats les plus authentiques ? (191) ». Ses intentions ne sont pas aussi pures qu'il s'efforce de le faire croire, usant de clichés à faire sourire, rire même : « je serai avec [le gouvernement], pardonnez ma comparaison, comme l'amant le plus tendre pleurant l'infidélité d'une maîtresse aux pieds de laquelle il soupire toujours (191) ». L'énergie et la force de sa plume n'en confèrent pas systématiquement au fond exprimé. C'est que la motivation sadienne - « et mon ouvrage devient par là l'école du patriotisme le plus pur et le plus désintéressé (192) » - est biaisée par les trop récurrents problèmes d'argent, ainsi dans la même lettre : « Pourquoi prend-on mon bien depuis deux ans, et pourquoi, depuis cette époque, me réduit-on à l'aumône sans que j'aie mérité cet horrible traitement ? (192) » Là encore, plus que le passé, qu'on peut nier, renier, ré-adopter s'il le fallait, plus que la particule, qu'on abandonne, c'est l'argent qui mène la plume et c'est le présent qui « électrise » Sade : son souhait ardent que « le gouvernement la fasse jouer d'autorité comme pièce patriotique » est subordonné à de prosaïques mais vitaux problèmes d'ordre économique.

*« ce cul, ouvrage de mon imagination »*

En conclusion, pourquoi ne peut-on parler de nostalgie sadienne ? Et, de quoi Sade serait-il nostalgique ? Pas du passé, qu'il nie, renie, rejette mais du futur, sans aucun doute, une utopie de futur, on pourrait tenter l'uchronie, dans la mesure où le TLFi donne comme définition philosophique : « Histoire refaite en pensée telle qu'elle aurait pu être et qu'elle n'a pas été ». Prisonnier de ses rêves, le personnage sadien peut néanmoins trouver le bonheur, mais celui-ci n'existant que dans un temps non advenu, ne se situe jamais dans le présent. C'est sans doute une des caractéristiques principales du libertin, l'imagination, et l'énergie singulière de celle-ci chez les libertins sadiens, qui l'empêche de vivre dans le passé, la nostalgie ou le regret et le pousse vers l'avenir comme le montre encore une fois, ici, l'emploi des hyperboles « centuplons » et des superlatifs « les plus infernaux », « les plus malins » etc... La citation de la Mettrie<sup>9</sup> est révélatrice : « l'avant-goût du plaisir ». C'est là la philosophie libertine, les libertins sadiens se définissent eux-mêmes comme libertins « de tête », des cérébraux, dont l'urgent besoin de raffinement ne repose pas seulement sur le fait d'être blasé mais sur... l'espoir, l'idéalisme même, de « dépasser » et d'atteindre peut-être une acmé jamais connue, ressentie, nulle part décrite, comme le théorise ici Belmor :

nous centuplons l'horreur, « Heureux, cent fois heureux, dit La Mettrie, ceux dont l'imagination vive et lubrique tient toujours les sens dans l'avant-goût du plaisir ! » [...] voilà vos fesses, Juliette, elles sont sous mes yeux, je les trouve belles, mais mon imagination, toujours plus brillante que la nature, et plus adroite, j'ose le dire, en crée de bien plus belles encore. Et le plaisir que me donne cette illusion n'est-il pas préférable à celui dont la vérité va me faire jouir ? Ce que vous m'offrez n'est que beau, ce que j'invente est sublime ; je ne vais faire avec vous que ce que tout le monde peut faire, et il me semble que je ferais avec ce cul, ouvrage de mon imagination, des choses que les Dieux mêmes n'inventeraient pas. (648)

Et, « *des choses que les Dieux mêmes n'inventeraient pas* » c'est le credo du libertin.

C'est au cœur de l'œuvre qu'il faut lire cette avidité du futur, cette *ubris*, et comprendre le rapport singulier qu'entretiennent les personnages libertins à la temporalité et donc à la nostalgie. Une approche centrée autour de l'absence de nostalgie et de la corrélation de cet aspect de l'œuvre avec une vie farouchement faite de dénégations, à partir des événements révolutionnaires, propose une lecture quelque peu différente de ces citations emblématiques et essaie de renouveler le topos de la démesure et du panache flamboyant de l'œuvre qui apparaît davantage comme un moyen de réécrire l'histoire, de la rattraper, de s'y inscrire que comme une marque maniaque, telle qu'on s'est fait beau jeu de la voir. De fait, cette étude contribue, nous l'espérons, à la patiente et pérenne entreprise de Michel Delon qui, rendant les œuvres au public, avec toute la scientificité requise par la collection de la Pléiade, répond au vœu de Sade d'être considéré « en qualité d'homme de lettres ».

## Notes

---

<sup>1</sup> Le qualificatif, datant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est une possible référence à l'auto-proclamé « Divin Arétin », Pierre dit l'Arétin (1492-1556), poète, écrivain, dramaturge italien, auteur d'écrits satiriques et licencieux, et considéré comme un des premiers écrivains érotiques. Ses « *Sonnets luxurieux* » sont illustrés de dessins pornographiques et ses « *Ragionamenti* », dialogues, mettent en scène une prostituée. Dans la Bibliothèque des Curieux, en 1909, Guillaume Apollinaire qui publie *L'Œuvre du Marquis de Sade*, pages choisies, introduction, essai bibliographique et notes, première anthologie de Sade publiée en France, fait également paraître *L'Œuvre du divin Arétin*.

<sup>2</sup> Le titre de l'ouvrage *Soudain un bloc d'abîme*, Sade va marquer durablement les esprits.

<sup>3</sup> Le terme n'apparaît pas ni dans les dictionnaires de l'époque ni dans l'*Encyclopédie* qui offre un

---

intéressant « *mégalographie* » qui pourrait être détourné et appliqué à Sade mais le terme « *se dit des peintures dont le sujet est grand, telles que sont les batailles* ». « Mégalomanie » n'est forgé qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle et attesté dans le dictionnaire de l'Académie en 1935. Sa définition pathologique et étendue nous semble convenir, même si la catégorie est anachronique, pour caractériser les libertins sadiens : « *PSYCHIATR. Affection caractérisée par la surestimation de ses capacités et par un désir insatiable de gloire et de puissance, ou par l'illusion qu'on les possède (on dit aussi Délire de grandeur). Un accès de mégalomanie. • Par ext. (Couramment.) Goût ostentatoire, démesuré, de la puissance, de la grandeur ; folie des grandeurs.* » (*Dictionnaire de l'Académie*, 9<sup>ème</sup> éd.)

<sup>4</sup> Tout anachronique, là encore, qu'il soit, le rapprochement est très fréquent sous la plume des essayistes sadiens.

<sup>5</sup> Will McMorran, « *Intertextuality and Urtextuality: Sade's Justine Palimpsest* » (367-390)

<sup>6</sup> *Moi qui duperais le bon dieu* de Maria Pinto (63 minutes), sortie le 23 septembre 2014, France, Acteurs : Denis D'Arcangelo, Raoul Fernandez.

<sup>7</sup> Le statut de ce texte, inséré dans *La Philosophie dans le boudoir* est très ambigu : encensé par les surréalistes, Apollinaire en tête, qui redécouvrent et réhabilitent Sade comme ferment de la modernité, les spécialistes sadiens contemporains nuancent cet enthousiasme, voir Michel Delon, « Sade thermidorien » ; Jean Deprun, Sade, *Œuvres* (1266-1268) et Jean-Christophe Abramovici, (VII-VIII ; XVI-XXI).

Sur le rapport ambivalent de Sade avec la révolution, voir Michel Delon « Sade dans la Révolution » (149-159)

<sup>8</sup> « je n'ai jamais été noble, je puis le prouver quand on voudra », Françoise Laugaa-Traut, (41)

<sup>9</sup> Sur le rapprochement entre Sade et La Mettrie, voir notamment, outre les notes de Michel Delon dans la Pléiade et l'introduction du tome I, Jean Deprun « *La Mettrie et l'immoralisme sadien.* » (745-750)

## Ouvrages Cités

ABRAMOVICI, Jean-Christophe. Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, Présentation, notes, chronologie et bibliographie, GF-Flammarion, 2007.

DELON, Michel. « Sade thermidorien », in Michel Camus et Philippe Roger (dir.), *Sade : Écrire la crise*, Colloque de Cerisy, Pierre Belfond, 1983.

———. « Sade dans la Révolution » in *Littérature et révolution*, Revue Française d'Études Américaines, 40, (1989).

DEPRUN, Jean. Sade, *Œuvres*, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1998.

———. « *La Mettrie et l'immoralisme sadien.* » in *La Bretagne littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle*,

- 
- Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest, 83, 4, (1976).
- LAUGAA-TRAUT, Françoise. *Lectures de Sade*, Armand Colin (Coll. «U»), 1973.
- LE BRUN, Annie. *Soudain un bloc d'abîme, Sade*. Jean-Jacques Pauvert, 1986.
- MCMORRAN, Will. « *Intertextuality and Urtextuality: Sade's Justine Palimpsest* », in *Eighteenth Century Fiction*, 19, 4, (2007).
- NIANGO, Matthieu. *Citations de Sade expliquées*, Eyrolles, 2014.
- SADE. *Cent Vingt Journées de Sodome*, in *Œuvres*, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1990.
- . *La Nouvelle Justine*, in *Œuvres*, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1995.
- . *L'Histoire de Juliette*, in *Œuvres*, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1998.
- . *Idée sur le mode de la sanction des lois*, in Marquis de Sade, *Écrits politiques*, Textes choisis, présentés et annotés par Maurice Lever, Bartillat, Collection « Omnia », 2009.
- . *Discours aux mânes de Marat et de Le Peletier* in Marquis de Sade, *Écrits politiques*, Textes choisis, présentés et annotés par Maurice Lever, Bartillat, Collection « Omnia », 2009.
- . Lettre de Sade à Gaufridy, 5 décembre 1791, in M. Lever, *Sade*, Fayard, 1991.
- . Lettre de Sade à Gaufridy, 29 septembre 1775 in Marie-Paule Farina, *Sade et ses femmes*, Editions François Bourin, 2016.